



Le Mythe de l'identité de [Olek Yaro](http://olekyaro.com) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/).

Les autorisations au-delà du champ de cette licence peuvent être obtenues à <http://olekyaro.com/contact>.

Le mythe de l'identité.

Le mythe de l'identité si cher à notre culture se revendique comme un axe unique excluant toute possibilité de mouvement. Mais qu'est-ce que l'identité ? Est-elle vraiment réelle, avons-nous une identité unique, censée être rassemblée, architecturée au fil du chemin, ou alors vivons-nous une pluralité psychique ?

Outre les questions de l'inscription dans la lignée transgénérationnelle, l'arbre généalogique, l'identité, ou le « moi-je », permet l'intégration de la temporalité, une cohérence de perception de soi-même et du monde. Jusqu'où s'étend la frontière entre ce « moi-je » et les autres, entre ce monde-là et ce que nous pouvons appeler le champ de l'invisible ?

Aujourd'hui les frontières, jusque-là établies, semblent être plus perméables, et les questions de l'indentification et de la singularité deviennent cruciales.

Or la singularité, glorifiée par ses attributs de l'autonomie et de l'Indépendance, voire de la célébrité et de la réussite, est un héritage culturel de l'après-guerre, s'apparentant au rêve américain tristement reconnu aujourd'hui comme non-opérant et néfaste, aussi bien pour les individus que pour l'écosystème. Le mythe de la personnalité isolée et souveraine qui en découle, nous amène au dilemme suivant : est-il applicable au monde extérieur ou appartient-il plutôt au symbolisme du monde intérieur et dans ce cas, il doit alors être réinterprété ?

Comme le souligne l'anthropologue Charles Stépanoff, auteur du « Voyager dans l'invisible », l'Occident s'efforce à appliquer les techniques spirituelles (chamaniques ou méditatives) afin de comprendre le fonctionnement de la psyché et du cerveau, tandis que l'Orient les applique à la contemplation de la nature et à la connexion avec les éléments. Curieusement, notre culture occidentale dite extravertie, s'efforce donc à s'introvertir, et les sociétés des autochtones des cultures chamaniques dites « introverties » s'évertuent à s'extravertir ! Comme nous le savons, ces deux tendances n'ont pas le même impact sur l'écosystème.

Pourtant, si nous poussons cette réflexion encore plus loin, nous devons examiner le fondement de « l'extérieur » et de « l'intérieur ». Pour les philosophes bouddhistes, rien n'a d'existence intrinsèque et souveraine, tout apparaît à travers les conditions complexes des causes et des conséquences multiples, voir multidimensionnelles et connues sous le nom de *l'Interdépendance*. En imaginant cela comme une vaste chaîne, nous nous excluons naturellement de cette vision plutôt abstraite. Mais si nous pouvions traduire *l'interdépendance* par l'expérience vécue de l'*expérimentateur*, et donc conditionnée par lui, elle peut devenir plus claire. Les choses nous apparaissent ainsi puisque nous possédons un certain nombre de conditions de perception partagées entre les êtres humains. Parfois selon certaines cultures, ces perceptions divergent, telle que la notion des couleurs et des symboles.

Le film américain « Arrival » (« Premier Contact ») de Denis Villeneuve adapté d'une nouvelle de Ted Chiang « L'histoire de ta vie » s'appuie sur l'hypothèse de **Sapir-Whorf** selon laquelle la perception de l'espace / temps et des émotions est essentiellement déterminée par le langage (https://fr.wikipedia.org/wiki/Hypoth%C3%A8se_de_Sapir-Whorf.) Selon cette théorie, plus nous apprenons d'autres langues, plus cela transforme notre perception du monde, ou au moins l'enrichit et l'augmente.

Jacques Lacan avait proposé une interprétation très intéressante de l'influence du langage, et du gouffre que celui-ci impose entre le signifiant et le signifié, en stipulant que la réalité ultime ne peut être désignée, car elle est hors de portée de la perception humaine. C'est une vision très proche de l'idée orientale de Nirvana, l'éveil de Bouddha, l'état qui ne peut être communiqué, décrit ou partagé par la parole, mais dont le potentiel est accessible à chaque être humain.

*« ... si insatisfaits de ce simple niveau conventionnel celui de l'appellation nous analysons le statut le plus d'un phénomène en recherchant le vrai référent derrière les termes et les appellations, nous trouvons un vide, une absence totale du phénomène recherché. Cette absence ou ce caractère introuvable du phénomène recherché par l'analyse, est appelé la vérité ultime ou « la vacuité ». Et la connaissance qui pénètre cette nature est la sagesse qui comprend la vacuité. Aussi peut-on dire que la pluralité est le monde des apparences et l'unicité celui de la « vérité ultime ». On parle parfois de la multiplicité des apparences et de « la saveur unique de l'ultime. » - Sa S. Dalai-Lama
« Kalachakra » Les éditions Vajra Yogini.*

Est-ce la raison pour laquelle les éveillés gardent toujours le silence ?

Dans ce sens-là, ce Verbe-créateur, le pouvoir de la manifestation, n'est plus évoqué comme le langage, mais « la musique » ou plutôt « le son du silence ». Serait-ce alors une sorte de vibration de l'absolu ?

« L'écriture, Phèdre, a un grave inconvénient, tout comme la peinture. Les produits de la peinture sont comme s'ils étaient vivants ; mais pose leur une question, ils gardent gravement le silence. Il en est de même des discours écrits. » – Phèdre, 275 d. Platon.

Quant à la portée du langage au quotidien, elle n'est pas traitée dans le présent article, toutefois souvenons-nous qu'il permet à l'être humain d'affronter toute la problématique du deuil dans la plupart des pratiques thérapeutiques. Paradoxalement il devient aussi en lui-même la récompense après la perte de la « toute-puissance infantile », de ce « jardin d'éden » de cette « saveur de l'unique » dont on se détache lors de son apprentissage. Il est la condition de l'incarnation dans un monde tridimensionnel que nous connaissons, et le garant de la sociabilité et la possibilité de lecture du temps linéaire au sein de notre mémoire. Il est l'attribut principal de notre identité dans « la tribu », et peut-être même sa colonne vertébrale...

Selon Charles Stépanoff, pour les chamans les squelettes et les os sont la représentation de l'essence de l'être, de la base sans laquelle les cycles des morts et des vies ne peuvent subsister. Ils sont le gage de l'identité chamanique transmise de génération en génération. Le costume du chamane représente également son squelette, rendu visible pour l'audience. Le corps de chamane ainsi que ses yeux sont transmis à celui-ci par ses ancêtres, ce qui l'oblige à accepter sa différence, parfois à contrecœur, lors d'une crise identitaire - l'expérience de la modification symbolique de son corps ou de la réception d'un nouveau corps dans les rêves lucides ou éveillés.

Jadis les sociétés chamaniques amérindiennes offraient à l'individu le pouvoir de choisir son identité (y compris de genre et d'orientation sexuelle) à partir des prédispositions qu'il projetait d'exercer au sein de la communauté, ou d'en changer en cours de vie, selon les tâches nécessaires à accomplir.

Bien que cela ressemble à notre concept de *Persona*, le masque social auquel nous nous identifions, parfois au prix de notre *vraie nature*, le modèle amérindien était à *a priori* dépourvu de toute la culpabilité et la honte qui accompagne cette transgression chez les occidentaux.

Chez nous le fait de changer de genre, de peau, d'avoir « plusieurs casquettes » n'est pas un gage de bonne structure et suscite des soupçons. Les gens capables de transgresser les normes méritent l'admiration uniquement s'ils affichent les signes de la réussite sociale, sinon ils sont classés dans la catégorie des outsiders ou des aliénés. Il n'existe que les vocations d'acteur, d'artiste ou d'écrivain qui justifient la capacité de migration de l'esprit, et la traversée d'identités multiples.

Dès plus jeune âge nous sommes confrontés au choix prématuré de notre rôle social, en accord avec les préceptes politiques, philosophiques ou religieux de nos parents, ou d'autres figures d'autorité. Or, il est très rare que la vocation soit choisie selon les prédispositions internes de l'individu. Cependant, innombrables sont les exemples d'inventions majeures venues des rêves de nos chercheurs, compositeurs et artistes. Nombreux sont aussi les prophètes et les rois qui ont suivi les indications de leurs rêves dans les moments cruciaux de l'histoire de l'humanité, ainsi que les artistes-mediums.

Il semble que cette ancienne tradition de communication avec son être profond, fondatrice de la culture antique, de la connaissance gnostique moyen-âgeuse, et même de la culture occulte des années 20, ait besoin d'être redécouverte aujourd'hui. Tandis que la psychanalyse semble céder la place aux neurosciences, et la psychologie des profondeurs Jungienne crouler sous les recettes « nouvelles » de la réussite sociale, « Ce ne sont que des rêves », répètent les personnages des films américains, comme pour minimiser encore et toujours l'importance de la création spontanée de l'âme, et pourtant la glorifiant tout à la fois.

Le film « The Giver » de Phillip Noyce propose un exemple remarquable de modèle de la société de surveillance, dans laquelle les rêves sont bannis, tandis que les individus sont surveillés dès leur naissance afin de détecter leurs prédispositions naturelles aux métiers rudimentaires. Le film explore l'humanité qui cherche par le contrôle absolu du corps et de l'âme, à s'affranchir des souffrances physiques et psychologiques, et il y parvient en partie, au prix de l'anesthésie de la sensibilité, de l'empathie et de l'amour.

Au premier abord, cette interprétation cinématographique pourrait être l'adaptation d'une vision distordue des postulats du Bouddhisme qui évoquent la souffrance et la cessation de la souffrance, qui peuvent conduire à la désidentification du « moi-je », et à l'extinction des passions et des désirs. Mais les *Quatres Nobles Vérités de Bouddha* conduisent surtout à la Voie du Milieu nourrie par la compréhension profonde de la nature des phénomènes.

« la nature de l'existence de l'individu intéresse des nombreuses traditions dont le bouddhisme, qui révèle conceptions erronées quant à l'identification du soi ou de la personne. Ainsi les textes Madhyamaka énoncent quatre types de conceptions erronées. La première erreur est de considérer le soi comme éternel, permanent, unique et autonome, La seconde est de prendre le soi pour un agent indépendant des agrégats physiques et mentaux (relation semblable à celle d'un maître et serviteurs). Une troisième erreur est de penser que le soi fait partie de la base de désignation, peut être identifié à l'ensemble de cinq agrégats ou à l'un d'eux. La dernière conception erronée, la plus subtile est d'attribuer au soi une identité et une réalité intrinsèques, indépendante d'autres facteurs ». Sa S. Dalai-Lama « Kalachakra ». Les éditions Vajra Yogini.

“Everybody worships, the only choice is what we worship...” – dit le personnage de Messiah dans la série homonyme de Michael Petroni. Ce personnage christique projeté dans l'époque contemporaine ne semble pas être agacé par le culte ambiant de la personnalité publique croisé avec la culture des magazines « people », qui prive l'individu de son jardin secret, le détourne de ses ressources intérieures et l'intoxique avec le rêve de la célébrité tombée du ciel. Au lieu de contourner ce mythe consumériste de l'identité publique exaltée, il l'intègre complètement dans sa manière de se donner « à la volonté divine », et ce dernier semble le servir plus que le desservir. L'intégrité de sa parole semble toucher les cœurs de ses interlocuteurs et les convaincre d'accepter la possibilité de leur propre rédemption. Si Messiah intègre l'ombre collective exprimée par la transparence des réseaux sociaux, de la même manière, le personnage d'OA (la série TV homonyme de Zal Batmanglij et Brit Marling) va à la rencontre de son Ombre (Hab), uniquement à partir du moment où elle accepte sa propre partie dionysiaque refoulée, Nina.

L'idée de l'identité unique mais constituée de plusieurs autres à la manière de résonances ou d'écho qui peuvent coexister paisiblement autour d'un axe de soi-supérieur, est une idée très proche de tous les enseignements spirituels qui distinguent la partie indestructible de l'être de son histoire personnelle liée à ses choix et ses actes.

Lorsque OA constate les innombrables blessures de la vie de Prairie, elle constate également son intégrité qui n'a pas été touchée grâce à la foi qu'elle manifeste en tant que pouvoir de l'acceptation d'être transformée par les forces de vie.

La foi, ce sujet tabou revient sur le tapis dans le deuxième volet de la série « The Crown » (de Peter Morgan et Stephen Daldry) lorsque l'on découvre l'histoire de la mère du prince Philip, duc d'Édimbourg, Victoria Alice de Battenberg. « J'ai souffert, mais je n'étais pas

seule » - conclut-elle avant mourir paisiblement, ce qui oriente les pas de son fils vers une autre direction que la conquête spatiale. D'une certaine manière le prince, jusqu'à là obsédé par la voie héroïque, reconsidère la possibilité de la « voie du sage », qui passe indéniablement par l'humilité et l'acceptation de son impuissance face à l'imperfection de la condition humaine.

C'est aussi le thème de « L'histoire d'un mariage » de Noah Baumbach, dans lequel le couple des jeunes artistes doit expérimenter le monde kafkaïen de la justice lors de leur divorce, sorte d'épopée héroïque. Ils vont se confronter à l'ombre de leur humanité, et pourtant préserver leur amour au-delà des projections égotiques. Les paroles que chante Adam Driver à la fin du film lors d'une soirée karaoké expriment une ode à la blessure sacrée, celle qui est infligée par les autres, et celle qui en fin compte nous garde en vie...

Ne serait-ce ce désir d'être touché par la vie, d'être transformé par les autres, qui s'avère un véritable antidote à l'identification avec le monde sublimé des stars et des leaders (ceux qui ont le plus de vaches, de possibilités de coïts et qui reproduisent le système qui étouffe tous ceux qui les remettent en question) ?

Le film « Minimalism » de Matt d'Avella propose une nouvelle forme de la « philosophie du renoncement », hors de toute coloration dogmatique ou défaitiste. *Le désir et les passions* liés à la possession des choses, des expériences ou d'autres êtres humains, sont dans ce film documentaire au cœur-même du sujet, mais sous une nouvelle lumière de nature éco-sociétaliste.

Les auteurs dénoncent le rôle de la publicité et l'insatiabilité du désir qu'elles engendrent, ainsi que le surcroît de production d'objets inutiles, tout en illustrant leur propos d'applications concrètes de « rétraction » consommatrice pleinement assumée.

Le groupe de rock-progressif anglais « Radiohead », qui travaille depuis des années sur les ambiguïtés des identifications aux marques et logos, dénonce la manipulation ouverte des jeunes. Les vêtements, chaussures ou toutes sortes d'accessoires, ne sont pas sans rappeler la représentation de la peau, étroitement liée à la perception du « moi-je » dans le développement embryonnaire de l'enfant. Elle représente son premier support de vitalité et son potentiel à devenir un être différencié. Le désir de tatouages, piercings, d'augmentation du corps physique, s'inscrit aujourd'hui dans le même besoin des habitants d'une cité

surpeuplée d'afficher leur singularité, graver leur identité ressentie comme *insuffisante* par elle-même dans leur peau, et par la même la rendre solide, durable et imperméable. Et pourtant, bien qu'on essaye de saisir notre identité véritable dans la mémoire (« Mister nobody » de Jaco van Dormael), dans la peau (l'épopée de Jason Bourne), dans les yeux (« Minority report » de Steven Spielberg) et finalement dans le nom si important dans la culture égyptienne antique (« Le voyage de Chihiro » de Hayao Miyazaki), son essence échappe à toute tentative d'enfermement. C'est en cela qu'elle s'apparente à la nature transitionnelle, perméable, malléable de la peau des chamans amérindiens et sibériens, et nous inscrit dans une volonté nouvelle de pacification de l'esprit, y compris la réconciliation avec les lignées de nos ancêtres à une échelle globale. Car, d'où que l'on vienne, notre héritage millénaire est nourri des innombrables personnalités exceptionnelles qui continuent à vivre dans le réseau universel de l'Inconscient Collectif, et nous oblige à reconsidérer notre soif d'amour et de gloire, tout au moins les traduire de façon plus élevée. La capacité de recevoir l'état de grâce sans artifices dépend désormais de notre capacité de reconsidérer l'importance de tout vivant qui nous entoure, au-delà du système de soumission qui ne se soucie ni des biens, ni des êtres, ni de la Nature, qui donnent sens, richesse et profondeur à la complexité de notre passage sur Terre.